

ÉPOUSES ET CONCUBINES
DE CHEFS D'ÉTAT AFRICAINS

© L'Harmattan, 2008
5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-06391-4
EAN : 978229606391-4

Adjo Saabie

ÉPOUSES ET CONCUBINES
DE CHEFS D'ÉTAT AFRICAINS

Quand Cendrillon épouse Barbe-Bleue

L'HARMATTAN

Points de vue
Collection dirigée par Denis Pryen

Déjà parus

Francine BITEF, *La transition démocratique au Cameroun*, 2008.

Gérard Bossolasco, *L'Ethiopie des voyageurs*, 2008.

Roland Ahouelete Yaovi HOLOU, *La Faillite des cadres et intellectuels africains*, 2008.

Pierre Mithra TANG LIKUND, *Cameroun : vingt-cinq ans d'échec ; les promesses manquées*, 2008.

Jean-Claude SHANDA TONME, *Avancez, ne nous attendez pas !*, 2008.

Jean-Claude SHANDA TONME, *Droits de l'homme et droits des peuples dans les relations internationales*, 2008.

Jean-Claude SHANDA TONME, *Réflexions sur l'universalisme*, 2005, 2008.

Jean-Claude SHANDA TONME, *Repenser la diplomatie*, 2004, 2008.

Jean-Claude SHANDA TONME, *Ces dinosaures politiques qui bouchent l'horizon de l'Afrique*, 2003, 2008.

Jean-Claude SHANDA TONME, *Pensée unique et diplomatie de guerre*, 2002, 2008.

Jean-Claude SHANDA TONME, *L'Orée d'un nouveau siècle*, 2001, 2008.

Jean-Claude SHANDA TONME, *Le Crépuscule sombre de la fin d'un siècle tourmenté*, 1999-2000, 2008.

Jean-Pierre MARA, *Oser les changements en Afrique. Cas de la Centrafrique*, 2008.

René NGANOU KOUTOUZI (sous la direction), *Problématiques énergétiques et protection de l'environnement en Afrique*, 2008.

Cet ouvrage est avant tout dédié à tous les pauvres de Kinshasa, Abidjan, Lomé ou Douala. Il est aussi pour toutes les filles, petites ou grandes qui, en voyant les Premières Dames passer, les envient, à tous les bailleurs de fonds qui financent les fondations des Premières Dames.

Il est aussi dédié à mes amis et à ma famille : mes enfants, ma meilleure amie, B., et mon meilleur ami, J. Mon cher L. J., qui a été si patient lors de mes longues recherches, et m'a aidé à trouver le livre rare, en dépit de son emploi du temps chargé. Enfin, mes chères 2 M., et F. pour leur aide de tous les instants dont la mise en page, S. pour la traduction en anglais et tous ceux qu'il serait impossible de nommer ici. Ma famille en Afrique qui sera sûrement sous pression devant ce qui pourra être perçu comme un crime de lèse-majesté.

AVANT-PROPOS

Il était une fois une jeune fille qui vivait dans les quartiers pauvres de la ville. Elle regardait avec envie les belles dames de la haute société, qui avaient tout : bijoux magnifiques, somptueuses toilettes, etc. Elle savait qu'un jour, son prince viendrait la chercher, et que même s'il ressemblait à un crapaud et le resterait irrémédiablement malgré tous les baisers du monde, il serait très riche et très puissant.

Pas loin de là, une jeune fille pauvre, intelligente, poursuivait ses études. Révoltée par l'injustice dans son pays, elle s'était juré de changer un jour les choses. Froidement déterminée, sa très grande foi religieuse la confortait dans toutes ses certitudes ; tous les autres (au choix : l'autre ethnie, les riches, les étrangers) étaient méchants et périraient par le feu de Dieu ; le jour où elle rencontra son prince, elle sut qu'enfin Dieu lui-même avait voulu qu'un grand destin s'accomplisse. Même si le prince était Barbe-Bleue ou s'il allait le devenir. Ou si elle devait elle-même revêtir les habits de Barbe-Bleue.

Comment peut-on associer son destin à des Sékou Touré, Idi Amine, Bokassa, Mobutu, Eyadema, Macías Nguema, Theodore Obiang, Charles Taylor ou Mugabe ? Contexte historique ou faut-il que ces femmes aient été si pauvres, faibles ou assoiffées de pouvoir ? Les versions moins brutales, mais non moins redoutables comme Blaise Compaoré ou Paul Biya seraient-elles alors plus acceptables ? Que dire du couple Gbagbo ou Museweni ? En choisissant de ne parler que des épouses de dictateurs – à l'exception de Lucy Kibaki, tyran de journalistes – nous avons essayé de comprendre comment ces femmes ont pu partager la vie de chefs d'Etat cruels, arbitraires et même sanguinaires.

Comment ont-elles pu, dans certains cas, encourager les dérivés de leurs dictateurs d'époux ?

Pourquoi parler des Premières Dames alors qu'elles ne sont pas élues ? Tout simplement parce qu'elles prétendent jouer un rôle public, voire politique. Elles ont envahi le devant de la scène politique, et investissent l'humanitaire et le caritatif, monopolisant les médias et parfois captant les ressources des bailleurs de fonds internationaux. On est mal à l'aise devant leur acharnement à paraître si bonnes et essayer de traiter de dossiers qui souvent dépassent leur compétence.

Une fois les projecteurs éteints, combien se soucient de faire changer la politique sociale de leur illustre époux ? Leur activité ne se résume qu'à du saupoudrage, avec un gala de bienfaisance par-ci, une inauguration de clinique par-là, un don épisodique de médicaments à des populations souvent appauvries du fait de la politique de leurs époux. C'est comme si elles venaient, à coup de sparadrap en satin rose, essayer de plâtrer des fractures de jambes ou de bras brisés par les coups de matraque de leurs époux.

Certains mouvements de femmes commencent à penser que les Premières Dames nuisent plus à la cause de la Femme qu'elles ne la servent car « certaines questions sont trop importantes pour être confiées à des épouses, il y a des femmes compétentes qui peuvent très bien s'en occuper. Les Premières Dames ne sont pas élues, leurs époux le sont... quelquefois ? Elles n'ont d'autorité que parce qu'elles sont des épouses¹. »

Nous espérons avoir traité du sujet sans tomber dans le piège de la caricature, de la petite littérature ou petite histoire en dessous de la ceinture.

L'encyclopédie *Wikipedia* fournit une liste de leaders communément considérés comme des dictateurs des temps modernes. Ce terme est en général péjoratif et se réfère à un dirigeant qui :

- est un leader absolu d'un Etat souverain ;
- dirige en dehors de ce que l'on appelle état de droit ;

¹ Ferial Ajaffee, *Flame*, 25 novembre 1999

- en général (mais pas obligatoirement) est arrivé au pouvoir par la fraude ou un coup d'Etat ;

- peut développer un culte de la personnalité ;

- peut être un autocrate, répressif, despote ou tyrannique.

Parmi ces dictateurs, Sékou Touré, Houphouët-Boigny, Siad Barré, Modibo Kéita, Omar Bongo, Kwamé Nkruma, Francisco Nguema, Teodoro Obiang, Hailé Maryam d'Ethiopie, Nasser, David Dacko, François Tombalbaye, Charles Taylor, Boumediene, Banda du Malawi, Mugabe, Kadhafi, Eyadema, Bokassa, Mobutu, Idi Amin, Abacha, Sadate, Nimeiry, Albert René, Habyarimana, Ben Ali, etc. Nous avons choisi seulement certaines épouses, celles qui prétendent soigner les plaies de leurs peuples, et celles dont l'action, d'une manière ou d'une autre, comme par exemple rester aux côtés de Barbe-Bleue et le défendre même après sa mort, laisse pantois.

PREMIÈRE PARTIE

LES MÈRES DE LA PATRIE

De Marie-Thérèse Houphouët-Boigny, l'icône absolue, à ses pâles copies



2

Marie-Thérèse Houphouët-Boigny, la magnifique, ne pouvait se trouver quelque part sans attirer tous les regards. Dans la Côte d'Ivoire d'après les indépendances, elle était le modèle à copier pour tout, sa coiffure, ses somptueuses toilettes, ses manières.

Combien de pagnes portent le nom de cette superbe femme qui incarnait la modernité de la Côte d'Ivoire ? Par exemple, ces pagnes aux motifs géométriques et aux dénominations imagées, tels que *ongles de Madame Thérèse*, en référence à la beauté et à la richesse de Mme Thérèse. Combien de petites

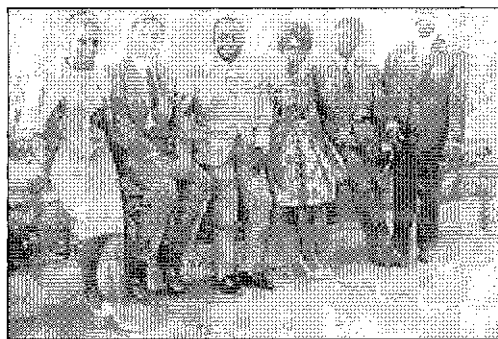
² Le président et Mme Kennedy avec le président et Mme Houphouët-Boigny le 22 Mai 1962 (Photo de Robert Knudsen – John F. Kennedy Presidential Library and Museum, Boston).

filles nées dans les années 1960 ont été nommées Marie-Thérèse, comme Elle?

En 1962, elle fit sensation aux États-Unis, où, invitée avec son mari par le président John Kennedy, elle fut baptisée par une presse en adoration, pendant les 10 jours de sa visite d'Etat, « la Jackie africaine », véritable reconnaissance de sa grâce qui transcendait les barrières raciales d'une Amérique encore en proie aux ségrégations. En effet, en 1963, des manifestations conduites par Martin Luther King dans l'Alabama étaient encore durement réprimées.

Que n'a-t-on pas dit sur Thérèse ? Qu'elle était étudiante en France et fiancée au fils d'Houphouët, futur président de Côte d'Ivoire qui, lorsqu'il la vit, en devint amoureux fou et l'arracha à son fils, lequel ne le lui pardonna jamais.

Écoutons un témoin : « Parmi les 150 premiers boursiers ivoiriens envoyés en France en 1946, se distingue une adolescente, issue d'une famille amie de Houphouët-Boigny, Marie-Thérèse Brou au beau teint clair, grande, élancée et



3

mince, une des plus belles filles de sa génération.

Houphouët-Boigny l'épouse en secondes noces en 1952 quand elle a vingt-deux ans, alors que lui-même en compte plus du double [...].

Pour expliquer ce mariage, [il] confie à un intime : "Pas avant longtemps, nous aurons la charge de nos propres affaires. Cette fille m'accompagnera dans mes

³ Kouakou Bowoulan Francis, photo non-datée : au centre, le président Houphouët-Boigny en costume clair, Thérèse à l'extrême-gauche. A sa droite, le deuxième président Konan-Bédié et son épouse Henriette. Reproduit avec l'aimable autorisation de M. Kouakou Bowoulan Francis – Photo de la Fondation Houphouët-Boigny pour la Paix.
<http://membres.lycos.fr/fkouakou/yakro.htm>.

voyages et sera pour beaucoup dans la considération qui sera accordée à notre pays⁴ »... Bien que déjà uni à Mamie Kadi, qui lui donnera quatre enfants, il épousa Thérèse en 1952. Il ne croyait pas si bien dire, Thérèse incarna avec beaucoup d'éclat toute la beauté et les promesses du pays, et fut pour beaucoup dans la considération accordée à la Côte d'Ivoire...du moins jusqu'au milieu des années 1980.

Dans la Côte d'Ivoire d'après les indépendances, on se voulait *civilisé*, c'est-à-dire occidental à tout prix, en costume-cravate sous la canicule tropicale. Thérèse, c'était bien entendu la référence en savoir-vivre pour des populations ayant peut-être un peu perdu leurs repères africains au lendemain des indépendances et pas toujours sûres de l'étiquette occidentale. C'est ainsi qu'en 1965, Marie-Thérèse Houphouët-Boigny s'occupera du trousseau de mariage de Suzanne de Monaco, une jeune métisse ivoirienne, avec le président de Haute-Volta Maurice Yaméogo. Houphouët et Hamani Diori (président du Niger) sont témoins de mariage⁵.

Dans les années 1960, les Occidentaux vantaient, à travers la beauté de la capitale, celle de la Première Dame. En 1964, aucune capitale africaine n'était aussi élégante qu'Abidjan. Le président et son épouse vivaient alors dans un palace de « 12 millions de dollars, resplendissant, avec 52 qualités différentes de marbre et une cave climatisée »⁶.

Au milieu des années 1960, c'était le « sixième sillon » creusé par le laboureur Houphouët, « *benna wassi*, grand Nana Boigny, 6 ans d'indépendance vous contemplent » de l'Abbé Pango. Dans les années 1970, la croissance économique battait son plein, avec 11% par an, le taux le plus élevé en Afrique. C'était la Côte d'Ivoire du café (3^{ème} producteur mondial) et ensuite, du cacao (1^{er} producteur). Amédée Pierre, star locale, faisait danser le pays sur « Bon Café de Côte d'Ivoire... que tu t'appelles Aoulou, Kouamé, Tagro ou Akissi, que tu sois

⁴ S. Diarra, préface des *Faux Complots d'Houphouët-Boigny*, cité dans http://www.anthroglabe.ca/docs/esthetique_poetique.htm.

⁵ Jean-Pierre Bejot, *La Dépêche diplomatique*, 16 octobre 2002.

⁶ *Times Magazine*, 24 avril 1964.

richard ou pauvre type, bois du bon café... ». C'était la Côte d'Ivoire multiethnique qui se construisait. Renault, Esso, Union Carbide, Unilever, Shell et d'autres multinationales venaient en rangs serrés, grâce aux avantages fiscaux qu'on leur offrait ainsi que la possibilité de rapatriement des revenus. Le président français Georges Pompidou, en visite, en admiration devant le réseau d'autoroutes, les boulevards ombragés, les cafés à la française, déclara la Côte d'Ivoire « un modèle pour toute l'Afrique. » C'était l'époque où pas moins de 20 000 Français (contre le quart en 2006) habitaient en Côte d'Ivoire, où quatre cadres moyens et supérieurs sur cinq étaient des étrangers (essentiellement des Français), les quatre-cinquièmes des 360 entreprises que comptait alors le pays étaient aux mains de Français et des assistants techniques hérités de la colonisation.

Il n'y avait alors ni opposition déclarée, ni mutins, même si les étudiants commençaient à développer un esprit critique, malgré la bourse qui était accordée à la majorité d'entre eux. La France dépensait alors 50 millions de dollars par an pour son ancienne colonie et Abidjan était devenue sa vitrine et celle de l'Occident.

Les années 1960, c'est aussi l'époque où la Côte d'Ivoire a été le théâtre de complots, réels ou imaginaires. En 1963, le fameux complot du « Chat Noir » a vu la disparition mystérieuse en prison d'Ernest Boka, président de la Cour Suprême et troisième dans la succession d'Houphouët, de même que l'emprisonnement de hautes personnalités. Devant des diplomates et membres du gouvernement, « le Président révéla qu'il avait été à deux doigts d'être assassiné par... des fétiches. Il fit sortir d'une valise deux cercueils miniatures contenant une photo de lui, des bouteilles suspectes, et d'autres outils du domaine de la magie noire. Pour un Occidental, dit-il, tout ceci a l'air enfantin mais nous sommes au cœur d'un drame en Afrique Noire. Ces fétiches sont à la source du problème, car derrière chacun d'entre eux il y a du poison⁷ ».

⁷ Ibid.

Car l'homme croyait aux fétiches. Samba Diarra rapporte⁸ également qu'en 1958, pour faire revenir de Rome une Thérèse fugueuse, un ami d'Houphouët, Ladji Sidibé, alla consulter un marabout au Mali... et Thérèse revint. Comme beaucoup d'Africains, Houphouët pratiquait et le catholicisme et l'animisme. L'homme adorait le crocodile, animal qu'il considérait comme sacré, qu'il élevait dans son palais de Yamoussoukro, et consultait régulièrement. Plusieurs bruits couraient également, sur des sacrifices de malheureux albinos, offerts aux crocodiles du *Bélier*, autre animal fétiche auquel il avait choisi de s'identifier.

Thérèse, loin de se comporter en douce brebis du Bélier, était plutôt chèvre, cassant sa corde et gambadant allègrement vers d'autres prés plus verts dès qu'elle le pouvait. La Côte d'Ivoire ne lui en tint jamais rigueur, considérant comme un juste retour des choses qu'elle se procure ailleurs ce que ne pouvait lui donner le « Vieux ».

Vers la fin des années 1960, la Côte d'Ivoire connut de nouveau des heures tragiques avec la « crise du Guébié », opposant les Bétés aux Baoulés, suivie de celle du Sanwi (menace de sécession), opposant deux courants au sein du groupe ethnique Agni. Les sanglantes répressions ordonnées par le pouvoir tranchent avec l'image de bonté et de paternité qu'a voulu laisser le couple présidentiel. Et même si l'on se doute que la Première Dame ne put pas faire grand-chose contre des violations de droits de l'homme de la part de son cher époux, on peut se sentir déçu qu'elle ne semble pas s'en être émue. En effet, l'image qu'elle laissera au peuple ivoirien est celle d'une belle dame insouciant, avec une impressionnante garde-robe et une interminable cour de parents et amis pas toujours désintéressés.

Que dire du rôle joué par Houphouët dans la guerre du Biafra, et plus tard, en Angola ? L'homme était également un grand collectionneur d'art, « souhaitant entrer dans le club des cinq⁹ » personnes possédant quatre Renoir, au lieu d'être dans

⁸ Samba Diarra, *Les faux complots d'Houphouët-Boigny*.

⁹ Pierre Joxe, *Pourquoi Mitterrand ?*, p. 57.

celui des onze possédant trois Renoir. Quand on connaît les problèmes économiques du pays, certes pas à cause des Renoir, on ne peut s'empêcher de penser que la vente de ces trois tableaux aurait peut-être permis de construire quelques dispensaires ou de scolariser quelques enfants défavorisés.

Vers 1970, on parle franchement du « pays du miracle », ou du miracle ivoirien, avec une urbanisation accrue, combinée à des programmes destinés à contenir l'exode rural. Dans les années 1975, lorsqu'Houphouët commença l'ivoirisation des cadres, les Français dans les professions libérales (médecins, pharmaciens, avocats) n'avaient plus le droit d'ouvrir de nouveaux cabinets, et les importations françaises baissèrent d'un cinquième. Cependant, Thérèse et sa cour avaient toujours leurs produits français leur permettant de maintenir leur chic parisien, devenu un modèle pour l'ensemble de la population.

Thérèse, c'est le beau monde, la vie internationale, moderne, la Côte d'Ivoire indépendante et prospère, les talons aiguilles, la taille de guêpe, le faste. C'est le coiffeur visagiste d'origine arméno-libanaise Garo, qui, de ses doigts experts et par la magie de son coup de peigne, a transformé plus d'un laidron de la haute société en femme présentable et sortable à défaut de désirable.

C'est aussi l'époque des sociétés d'Etat, avec tous leurs excès, le champagne, l'arrogance et la suffisance des parvenus, proches du pouvoir, sans oublier le phénomène des *grottos*, vieux tontons ventrus et cossus entretenant des petites lycéennes en uniforme « bleu et blanc », souvent avec la bénédiction des parents de ces dernières. On assiste à une inéluctable dégradation des mœurs, au nom de l'argent facile.

La construction de la Riviera africaine, d'un coût de 2 milliards de dollars, au début des années 1980, avec les greens de golf et les piscines de luxe, a paradoxalement rapproché Thérèse de son peuple, sa résidence de la Riviera étant rapidement entourée (certains diront cernée) de logements de fonction de professeurs bientôt contestataires et futurs membres du Front populaire ivoirien. C'est là qu'accompagnée de ses suiveurs serviles, courtisans et courtisanes, du haut de sa colline surplombant la lagune Ebrié, elle se défoulait, badinait au bord

de sa piscine hollywoodienne, assistait à des défilés de mode privés, et où son époux, déjà fatigué par le poids des années et presque prostré dans son fauteuil, faisait passer en revue des parures de Van Cleef & Arpels toutes aussi éblouissantes les unes que les autres.

C'était également l'époque où Abidjan bruissait de vilaines rumeurs lorsque apparurent les premiers parcmètres, horodateurs « argento-phages » (ou mange-mil billets) au Plateau, quartier des affaires... attribuant à Thérèse leur propriété.

Le milieu, puis la fin des années 1980 ont marqué le déclin du pays, avec la chute des prix du cacao et du café, principales sources de revenus du pays. C'est l'époque qu'Houphouët choisit pour construire la Basilique Notre-Dame de la Paix à Yamoussoukro, commencée en 1985 et achevée en 1989, pour 200 millions de dollars. La Côte d'Ivoire est alors frappée par la crise économique, et ne connaît plus que la déconfiture des sociétés d'Etat, la « conjoncture », les « compressages », les délestages avec coupures d'électricité pouvant durer 10 heures. Les grandes familles qui résistent à la crise se comptent sur les doigts. Les contestations d'étudiants et de professeurs se multiplient.

En 1990, le pape Jean-Paul II a consacré la plus grande église du continent africain, ce qui a provoqué bien des critiques, les détracteurs du monument assimilant la bénédiction par le pape à une validation « de l'extravagance monumentale d'Houphouët-Boigny¹⁰ » qui persistait à dire que le financement provenait de sa cagnotte personnelle. De style post-Renaissance, la Basilique est l'une des plus grandes églises au monde. Bâtie sur 130 hectares, elle a deux longs bras formés par 128 colonnes doriques, le sol est en granit et marbre. Construite en moins de quatre ans (contre 100 ans pour Saint-Pierre de Rome) par 1500 travailleurs, la Basilique ne fait pas l'unanimité. Par exemple, le fait que « tous les personnages des vitraux soient blancs à l'exception d'un pèlerin solitaire qui ressemble fortement à Houphouët » est sujet à polémique. Le

¹⁰ *Times Magazine*, 17 Septembre 1990.

Président « voulait faire [de la Basilique] une commémoration de lui-même et, à cette fin, commanda un vitrail le représentant à côté d'une galerie des vitraux représentant Jésus et les apôtres, le dépeignant comme le treizième apôtre »¹¹. Misogyne, il n'a pas daigné faire une petite place à son épouse sur les fresques, contrairement aux images bibliques où Marie ou Marie-Madeleine (éplorées, il est vrai) sont présentes.

Comme la basilique Saint-Pierre qui avait été méprisée par les protestants du 16^{ème} siècle comme une scandaleuse extravagance, Notre-Dame de la Paix est critiquée car elle est perçue comme une dépense incongrue dans un pays où le PIB par tête était de 650 dollars US. Comme l'indique un Ivoirien : « pourquoi construire une église pour Dieu alors qu'il y a tant de chômeurs et de personnes qui meurent presque de faim¹² ? ». Les défenseurs du président diront que la Basilique était un symbole pour contrer l'avancée de l'islam vers le sud du pays. A quel prix ?

C'est l'époque où Thérèse, peut être aussi à cause de l'âge (la cinquantaine) a transformé aussi son image et devient la maman à temps complet. Finies les robes vaporeuses en organza ou en soie, Thérèse passe au pagne africain qui arrive à la cheville, mais de haute couture, sous les mains expertes du styliste malien de talent aujourd'hui disparu Chris Seydou, dont les splendides vêtements métamorphosent leurs heureuses bénéficiaires en créatures de rêve. Toute la Côte d'Ivoire l'imité et s'habille alors en pagne baoulé, en *Bogolan*, revalorise avec fierté les étoffes locales. Tradition rime avec bonheur avec crise. Il est de bon ton de consommer local.

C'est l'époque où Thérèse introduit le concept de charité pour la première fois en Côte d'Ivoire, et peut-être en Afrique de l'Ouest. Déjà appelée « Maman Thérèse », elle avait dans le passé préfacé des ouvrages relatifs à la mère et à l'enfant (dont *La mère dans l'art baoulé*). En 1987, elle créa la Fondation N'Daya International, une organisation charitable pour

¹¹ Wikipedia, http://fr.wikipedia.org/wiki/Basilique_Notre-Dame_de_la_Paix_de_Yamoussoukro.

¹² *Times Magazine*, 3 Juillet 1989.

l'amélioration de la santé, le bien-être et l'éducation des enfants pauvres d'Afrique. Ndaya était connue pour ses dames patronnesses richement vêtues, ses opportunistes, ses galas, défilés de mode où se bousculait le tout-Abidjan qui se maintenait malgré la crise, ou par les dessins animés Kimbo, « le messager de l'espoir », ambassadeur des petits Africains¹³, qui ont donné une certaine notoriété à la Côte d'Ivoire. Ndaya, qui signifie jumeau en baoulé, c'est aussi la demi-bourse estudiantine versée par l'Etat sur laquelle les étudiants ironisaient, disant que l'on attendait en vain l'autre jumeau, car elle était insuffisante.

A peu près à la même période, se jouait une tragédie au Liberia, qui aurait des répercussions incalculables dans la sous-région. En effet, au début des années 1980, Adolphus Tolbert, l'époux de Daisy Delafosse, filleule d'Houphouët-Boigny, et fils du président libérien Tolbert était exécuté avec son père lors d'un coup d'Etat qui porta Samuel Doe au pouvoir. Selon plusieurs sources¹⁴, malgré l'intervention personnelle d'Houphouët en faveur d'Adolphus et la promesse qu'il serait épargné, il fut quand même exécuté. Houphouët, qui ne pardonna jamais à Doe cet acte odieux, soutint Charles Taylor (Cf. dernier chapitre) et ses rebelles en 1989 en leur permettant d'attaquer le Liberia à partir du territoire ivoirien. Daisy se serait par la suite réfugiée chez son amie Chantal Compaoré, épouse du président burkinabé, qui soutint aussi Charles Taylor. Quelques années plus tard Houphouët organisait des conférences de la paix en Côte d'Ivoire pour résoudre le conflit.

Thérèse n'aurait pas toujours été sage, avec, hormis sa fugue italienne, deux amants qui ont disparu dans des circonstances mystérieuses. Paul Barril raconte qu'en octobre 1993, peu avant sa mort, « Le Vieux » lui avait demandé d'enquêter sur les relations de sa femme, dont un Italien, Ugo Brunini ou Bonini, qui était en train de s'emparer du monopole des jeux en Côte d'Ivoire. Thérèse venait de perdre 15 millions de francs français

¹³ Ebony - Johnson Publishing Co. © Gale Group 2004

¹⁴ John Peter Pham, *Liberia, Portrait of a Failed State* - François Barrot, *La Côte d'Ivoire et le boomerang libérien*, juillet 2003.

lors d'une virée sur les tables des casinos de la Côte d'Azur, accompagnée d'Ugo, Napolitain qui était devenu le conseiller le plus écouté de la présidente. Le tandem s'est assuré le monopole des jeux en Côte d'Ivoire. Après enquête, Ugo aurait été condamné à quinze ans de prison par la cour d'assises de Paris pour avoir participé, le 31 décembre 1975, au rapt du PDG de Phonogram (disques Philips), Louis Hazan¹⁵.

Thérèse, beaucoup plus jeune que son époux, était-elle en mesure de donner son avis ? Était-elle écoutée par cet homme si puissant, d'autant plus qu'il a eu d'autres femmes à diverses époques de sa vie ? On se souvient encore de la très jeune métisse togolaise « La Paix », compagne vers la fin de sa vie dont la mère, chef d'une secte religieuse dit-on, fit qu'Houphouët s'habillait beaucoup en blanc sur le tard.

Est-il jamais venu à l'esprit de Thérèse de demander à son époux de désigner clairement un successeur ? On aime le croire. Le manque de successeur clairement désigné a contribué à plonger la Côte d'Ivoire dans la crise qu'elle a connue par la suite. On est reconnaissant à Thérèse d'avoir été plutôt discrète et effacée depuis la disparition de son époux, malgré les tentatives de récupération des différents politiciens ivoiriens cherchant à s'approprier l'héritage politique du « Vieux ». On l'a dite proche du groupe des houphouëtistes. Plus récemment, on l'a dite plutôt du côté de Gbagbo, ancien opposant à son mari et président actuel qui, poursuivant les « chantiers du 3^{ème} Millénaire d'Houphouët à Yamoussoukro, fait vraiment honneur à la Côte d'Ivoire et à l'âme de mon mari¹⁶. »

Pourtant, dans les premiers temps après la mort de son époux, Madame Thérèse n'avait plus droit au salon d'honneur, les crocodiles du lac n'étaient plus nourris. Lui succéda Henriette Bédié, qui tout naturellement créa sa propre fondation, *Servir*. Les activités de Ndaya International cessèrent bien entendu presque sur le champ. Une recherche de Ndaya International sur le moteur de recherche Google ne fournit que

¹⁵ Paul Barril, *l'Enquête explosive*.

¹⁶ Fraternité Matin 1^{er} Septembre 2006.

des bribes d'information, montrant le manque de coordination et de pérennité des activités caritatives des Premières Dames.

Henriette Bédié, plus accessible que Madame Thérèse, était aussi une Première Dame moins glamour (certains diront plutôt ordinaire, pouvant tirer sur le vulgaire), tout en n'en étant pas



moins vorace. Henri Konan Bédié, son mari, se souvenant des circonstances de leur rencontre : « Henriette Bomo Koizan, que j'ai donc rencontrée en 1953, avait quinze ans, elle était timide mais jolie comme une biche royale. Sa beauté m'a captivé dès le premier jour, la gentillesse de sa famille aussi¹⁷. » Henriette a fréquenté le collège moderne de jeunes filles de Bingerville, « pépinière de l'élite ivoirienne » selon ses propres termes, avant de rejoindre à Poitiers en 1957 son fiancé qu'elle connaissait depuis 1953. Là, ils se marièrent le 3 avril 1957 et elle y a poursuivi des études de secrétaire de direction¹⁸.

Son époux, le président Henri Konan Bédié (HKB), signa en février 1999 le décret portant reconnaissance d'utilité publique de la Fondation *Servir* d'Henriette qui, après trois années d'existence, pouvait désormais recevoir des dons et des legs et bénéficier d'exemptions fiscales.

¹⁷ Henri Konan Bédié, *Les Chemins de Ma Vie*.

¹⁸ www.rdl.com.lb/1997/1956/profil.htm.

Si l'on ne saurait dire que Bédié fut un président sanguinaire et bestial, son mandat a été loin d'être exemplaire, avec emprisonnements arbitraires, détournements de fonds et gabegie, prébendes payées à des fidèles, pour la plupart issus d'un même clan. Selon l'encyclopédie *Wikipedia*, Bédié « encourage la stabilité nationale mais est accusé de répression politique et de corruption. Afin de contrer son opposant Alassane Ouattara, il met en place le concept d'ivoirité, selon lequel une personne est ivoirienne si ses quatre grands-parents sont nés en Côte d'Ivoire. En 1995, il est élu avec 96,44 % des suffrages (atteignant presque les scores d'Houphouët), tous les autres candidats sauf Francis Wodié (Parti ivoirien des travailleurs) ayant boycotté l'élection à cause de la réforme du code électoral ».

Henriette Bédié, dont le teint s'éclaircit au fil des ans et les cheveux deviennent de plus en plus lisses, peut-être sous l'effet de l'âge, c'est Thérèse en moins grand, dans tous les sens du terme. Tout l'argent du monde n'aurait pu lui donner la moindre grâce, telle Anastasie et Javotte, les sœurs de Cendrillon, comme on pourrait dire que son mari Henri (Konan Bédié) est une mauvaise copie d'Houphouët, l'une des plus mauvaises qui aient existé, moins généreuse, avec tous ses excès et gaspillages, le népotisme et la corruption, même s'il a amélioré son image depuis. Le régime est associé à tout ce qui est parvenu, bouffi, arriviste et malhonnête.

Née en 1938 à Bouaflé dans, selon ses propos, « cette zone de rupture et d'union, au paysage tramé, largement ouverte entre ciel et terre » où son père était directeur d'école, Henriette est « deuxième d'une famille solidement unie de douze enfants, équitablement répartis (six garçons et six filles) », et aurait été spéciale dès sa naissance. En effet, « ma mère me porta douze mois au lieu des neuf réglementaires et comme pour rattraper les trois mois supplémentaires passés en son sein, je fis mes premiers pas à six mois »... Était-ce le signe d'un grand destin ? On est surpris du grand écart que firent la science et la biologie juste pour elle.

Les galas de *Servir* pouvaient coûter 1 000 000¹⁹ de francs CFA à chacun des heureux « invités » des entreprises de la place, qui grommelaient en silence. Impossible d'échapper à ces ponctions en règle, le pouvoir prélevant sa dîme tranquillement. Quelques semaines avant la chute du régime, le 14 novembre 1999, un grand gala de *Servir* avait pour invitée de marque la princesse Irénée de Grèce. La Fondation *Servir* avait aussi ses locaux dans le quartier cossu des Deux Plateaux, avec membres « bénévoles » indemnisés.

Le pays vit une crise profonde et s'africanise, d'autant plus qu'en 1994, un an après l'arrivée au pouvoir d'HKB, c'est la dévaluation du franc CFA, qui est durement vécue par les populations habituées aux produits importés. Les années 1990 sont aussi celles du style musical « zouglo », au son duquel Henriette, soignant son image de femme simple, n'hésitait pas, en jeans et casquette, à venir danser : « Avec elle, les rendez-vous qu'elle prenait, avec ses *enfants* les handicapés, au Palais des Sports de Treichville, étaient de grandes parades. Elle y venait avec le *look* approprié. Pantalon, paire de tennis, chemise-relax, l'atour est trouvé pour la *bringue*. Les danses locales n'ont pas de secret pour elle : *Mapouka présidentiel*, le reggae, le *lôgôbi*, Henriette s'y connaissait. Alors justement, les journaux ne rataient jamais l'occasion de la mettre à la *une* tant ses pas de danse étaient révélateurs d'un talent sûr »²⁰...

La presse dithyrambique encensait la nouvelle mère de la nation qui, en préparation des élections présidentielles de 2000, commença dès 1998-1999 à sillonner le pays, courtisant l'électorat de l'Ouest, du Nord et de l'Est, présentant les dons des bailleurs de fonds comme provenant de sa propre cassette. Henriette a régulièrement imposé sa présence au journal télévisé par de longs reportages sur ses tournées à l'intérieur du pays, allant jusqu'au Haut-Sassandra à quelques mois de la chute de son mari, où les habitants « en masse, autant à Daloa, Issia ou Gonaté et Boguédia, sont venus applaudir la *Dame au*

¹⁹ 1 500 Euros.

²⁰ *Douze-Jeudi*, "Pourquoi nos Premières Dames aiment danser", 10 mai 2001.